

la montagne

Depuis longtemps considérée comme une origine du paysage, la montagne est un lieu privilégié de l'apparition d'un rapport esthétique à la nature, à l'espace, au monde terrestre. Mais qu'est-elle devenue désormais, dans sa réalité effective et à travers les expériences dont elle est le théâtre, par-delà les images façonnées par l'art, la science, le tourisme de masse ou la décision politique ? Les modifications géomorphologiques et climatiques, l'histoire et la géographie des transformations territoriales, mais aussi l'évolution des représentations esthétiques et culturelles font de la montagne un paysage en perpétuel écart par rapport à une hypothétique valeur de permanence qui lui serait attachée. Les montagnes sont aussi des espaces étudiés, organisés, transformés, par et pour la science, les hommes qui y vivent, l'économie. La géographie montagnarde, physique et humaine, a été profondément changée par les nouveaux usages de loisirs, le développement des systèmes de transports, la densification des réseaux urbains. Ce numéro témoigne de l'état d'une réflexion complexe sur un espace singulier qui, autant qu'un "monument" de l'histoire des sensibilités paysagères, est aussi un territoire d'existence pour des populations pastorales, agricoles et urbaines.

Les carnets du paysage

n° 22

ARPEINTER, CRAWIK ET PROJETER MARCELLIN BARTHASSAT * COURIR CÉLINE ORSNIERER * À MES MONTAGNES WALTER BONATTI * LA MONTAGNE À L'ENVERS ? BRUNO TANANT * SUBURS FROIDES AU SALÈVE EN 1775 MARC RUMELHART * JEAN-ANDRÉ DELUC : UNE THÉORIE DU PAYSAGE À LA FIN DU XVIII^e SIÈCLE, ENTRE SCIENCE ET SENSIBILITÉ CLAUDE RECHLER * PAR L'ART, POUR LA SCIENCE. FRANZ SCHRADER ET LES PYRÉNÉES HÉLÈNE SAULE-SORBÉ * RELIEFS ALPINS PIERO ZANINI * AFFRONTEMENTS SABINE EHRMANN * DISJONCTIONS (AU SUJET DES ŒUVRES DE WALTER NIEDERMAIR) CATHERINE GROÛT * LA MONTÉE. LES PAYSAGES DU PASTORALISME EN MOYENNE MONTAGNE JACQUES SGARD * LA MONTAGNE DE LA RÉUNION : PROJET POUR L'JARDIN BERTRAND FOLLÉA * LES FIGURES DE LA MONTAGNE DANS LE PROJET URBANISTIQUE (1870-2010). MONTRÉAL, SAN FRANCISCO, VANCOUVER, CHONGQING, BERLIN BERNARD DEBARBIEUX * L'APPALACHIAN TRAIL : UNE "NOUVELLE EXPLORATION" EN VUE DE RENDRE LA TERRE PLUS HABITABLE CATHERINE MAUMI * CHAMONIX. LA PLACE DU MONT-BLANC JACQUES COULON * "JUSQU'ÀUX GLACIERS SUBLIMES..." LE CAS DES ALPES DANS LE PORTRAIT URBAIN DE LA SUISSE FRANÇOIS ANDBIEUX * LE MONT SALÈVE. PEUT-ON DIRIGER UN PAYSAGE ? SÉBASTIEN GIORGE * LIBRAIRIE * RÉSUMÉS / ABSTRACTS



9 782330 001995

ACTES SUD ET L'ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE DE PAYSAGE | www.actes-sud.fr | www.ecole-paysage.fr

DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2012 | ISSN : 978-2-330-00100-5 | 28 € TTC FRANCE



Les carnets du paysage n° 22

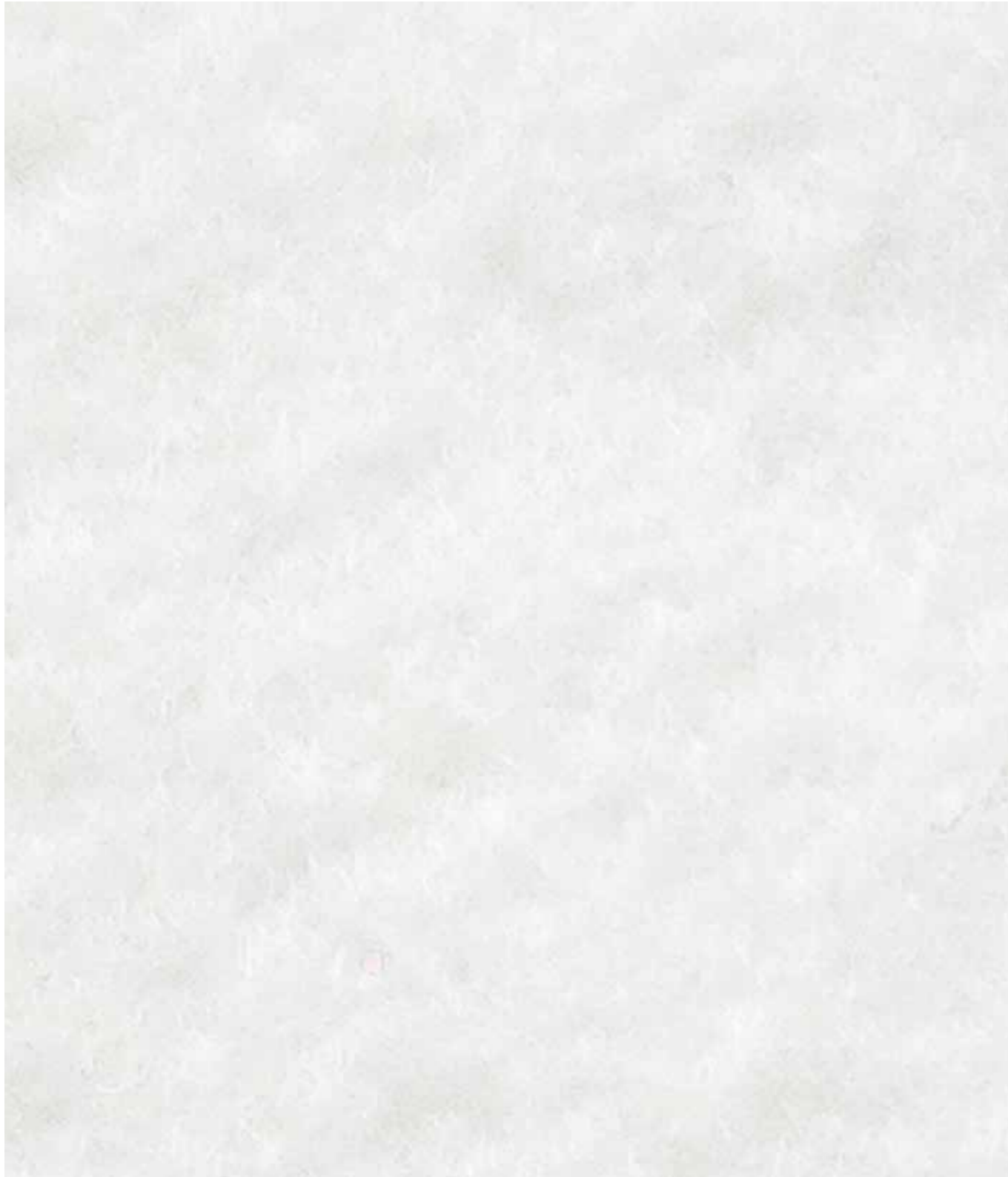
la montagne

LA MONTAGNE

Les carnets du paysage

ACTES SUD ET L'ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE DE PAYSAGE

n° 22



PIERO ZANINI

Reliefs alpins

“[La réalité est] cette proximité dans laquelle on peut vivre avec une chose, la toucher.”

Ludwig Hohl, *Ascension* [*Bergfahrt*, 1975]

Piero Zanini est chercheur au laboratoire Architecture / Anthropologie (UMR LAVUE CNRS) de l'École nationale supérieure d'architecture de Paris-La Villette.

I. M. Arp habite au pied d'une montagne, mais dans la plaine.

Depuis sa fenêtre, il voit une paroi rocheuse. Il l'a toujours vue. Seulement, ce qui a changé, c'est le point de vue, l'angle à partir duquel désormais il la regarde. Il y a des années, debout face à la fenêtre, il voyait surtout le ciel, au-dessus de la montagne. Bleu, avec l'entrelacement des sillages blancs des avions qui de plus en plus le traversaient. Ou bien gris et inquiet, comme dans les jours de mauvais temps. Alors qu'aujourd'hui, c'est la paroi rocheuse qui remplit son regard, ou ce qui se trouve au-dessous, la côte escarpée et boisée sur laquelle elle semble reposer. Le pays, à son tour, repose sur une plaine d'origine alluviale. La montagne domine. Elle n'est pas haute, mais domine. Sur la plaine.

“Une énorme fissure dans le rocher qui se dresse derrière le village, presque verticalement jusque dans les nuages gris, ne date pas d'aujourd'hui, ni d'hier ; il y pousse des sapins. Une fissure d'une préhistoire reculée. De mémoire d'homme, aucun village n'a

été enseveli dans cette vallée et là où, un jour, des rochers ont dégringolé et enseveli quelques étables, on n'a plus jamais construit. Les gens du pays connaissent leur vallée¹." [P. 46.]

M. Arp relit l'histoire de M. Geiser. Frisch. *Der Mensch erscheint im Holozän*. Relire pour relier encore une fois les choses, autrement. Pour essayer, au moins. Habitant de Bâle, M. Geiser s'est établi dans la vallée. Il l'a fait, et cela suffit. On vieillit partout, dit-il. Là aussi, une montagne domine le pays. De plus, il pleut, il pleut sans arrêt. La route qui conduit au village est coupée. Un éboulement, semble-t-il. La pluie ne cesse pas. M. Geiser ne croit pas au déluge. Sur un bout de papier, il note cette phrase : "le tout, c'est d'être prêt" [p. 73]. Aujourd'hui, le courant électrique aussi est coupé. Des provisions, par contre, il y en a assez. Il ne reste plus qu'à lire, tant que dehors il y a de la lumière.

"(Les romans ne conviennent pas du tout, ces jours-ci, on y parle de gens dans leur rapport à eux-mêmes et aux autres, de pères et de mères et de filles ou de fils et de leurs amours, etc., d'âmes, principalement malheureuses, et de la société, etc., comme si, pour tout cela, le terrain était assuré, la terre une fois pour toutes la terre, la hauteur du niveau de la mer réglée une fois pour toutes.)" [P. 16.]

Personne ne se promène dans le village. La paroi rocheuse qui le domine est enveloppée par les nuages. Pour l'instant, il ne pleut presque plus, mais il goutte de tous côtés. Le magasin est fermé. La poste, au contraire, est ouverte, mais M. Geiser n'a rien à poster. Sans mémoire, réfléchit-il, on ne connaît rien. Tout s'écroulera ? Le malheur, ce n'est pas le mauvais temps. Le malheur serait la perte de la mémoire. La durée de vie se prolonge. Il a presque soixante-quatorze ans, M. Geiser.

"SONO IN CASA !" (Je suis à la maison !) [p. 38],

est-il écrit sur un bout de papier collé à la porte de la maison. Dehors, il pleut. M. Geiser ouvre l'encyclopédie. Il consulte le dictionnaire. De temps en temps, il transcrit quelques informations sur des bouts de papier quadrillé. Parfois, il dresse des listes. Il feuillette des guides touristiques de la région. Transcrire des choses déjà imprimées,

dit-il, c'est une idiotie. Mieux vaut recouper avec les ciseaux ce qui est digne d'être su. Préhistoire, surtout. L'origine de l'homme. Géologie, ensuite. L'histoire de la Terre. La dérive des continents. Les glaciations. M. Geiser fixe tous ces bouts de papier, transcrits ou recoupés, au mur de la salle de séjour. C'est un travail systématique. Le ruban adhésif est en train de se terminer. L'érosion est un processus lent.

"Nous avons donc samedi" [p. 43].

M. Geiser essaie de mettre les choses en ordre. Il y a toujours quelque chose à faire, pense-t-il. Les bouts de papier ne doivent pas être fixés au mur trop haut ou trop bas. Sinon, cela rend difficile la vue d'ensemble. La question est : où faut-il mettre quoi ? Comment mettre ensemble les choses ?

"CHE TEMPO, CHE TEMPO." (Quel temps, quel temps.) [P. 40.]

Ce n'est plus une salle de séjour. M. Geiser regarde en arrière et creuse des couches anciennes. Sa femme ne serait pas du tout contente. Les punaises abîment le mur. Avec le ruban adhésif, ça va un peu mieux. On pourrait se demander : "Ça voudra bien dire quelque chose, cette tension vers une préhistoire géologique. Ça voudra dire : tentative de bloquer le temps psychique et social, de le transformer en un temps historique toujours égal à lui-même² ?" M. Arp pense autrement : plutôt à une tentative de ré-ouvrir le temps, les temps, de les remettre à jour (comme fait l'archéologue) en leur faisant de la place dans notre temps. Important : commencer par regarder autour de soi. Sortir dans l'histoire.

La montagne est toujours là. À chaque fois que M. Arp revient au village après une période passée loin, en ville, il se retrouve à scruter la paroi qui le domine. Jusque dans ses recoins. C'est une manière, dit-il, de renouer le fil d'un discours, d'un temps interrompu et pourtant toujours présent. De comprendre si et comment elle a changé ; si et comment on est changé. Pour chercher à redonner du sens aux choses, nous les rendre reconnaissables, au moins en partie. Pour limiter l'inquiétude. M. Arp ne se fait pas trop d'illusions. Victor Hugo écrivait qu'après les nuages, rien ne change plus de forme que les rochers. Plutôt vrai, pense M. Arp, sur la base de ses observations.

1. Max Frisch, *L'homme apparaît au Quaternaire*, traduit de l'allemand par Gilberte Lambrichs, Paris, Gallimard, nrf, "Du monde entier", 1982. Les mentions de page entre crochets dans le cours du texte font référence à cette édition ; la traduction a parfois été modifiée par l'auteur.

2. Giorgio Bertone, "Viaggio a zigzag tra montagna e letteratura", *L'Alpe*, "Letteratura e montagna", n° 11, 2004 (traduit par l'auteur).

“Quand le soleil brille sur ses toits de granit, quand ça ne clapote pas par-dessus les gouttières, quand les vieilles murailles ne sont pas mouillées, quand il n’y a pas de flaques et quand ça ne goutte ou ne gargouille pas de tous côtés, et quand les tournesols ne sont pas brisés, quand il n’y a que la fontaine qui clapote, [...] quand on peut marcher sans parapluie, quand il n’y a pas de mares partout, quand il ne tombe pas des gouttes de chaque sapin et quand les forêts sur le versant d’en face ne sont pas noires et les montagnes pas enveloppées de nuages, quand on peut travailler au jardin, quand il y a des papillons, quand on entend les abeilles et, la nuit, une petite chouette, quand on peut rester debout au bord du torrent avec sa canne à pêche et qu’on est en bonne santé, donc content, même si on n’attrape rien de toute la journée, et quand la route n’est pas coupée, si bien qu’on pourrait quitter la vallée trois fois par jour, c’est une vallée pittoresque – sinon les Allemands et les Hollandais ne viendraient pas ici, été après été.” [P. 34, 42.]

Pendant quelques années, M. Arp a sillonné la montagne. La sienne, et aussi celle qui appartient à une géographie plus vaste, vécue et imaginée par beaucoup d’autres, comme celle des Alpes. Il voulait aller voir, il voulait aller écouter. De plus près. Pour mettre à l’épreuve une intuition, un sentiment même, qui le traverse depuis longtemps : celui d’habiter un lieu et, au fond, de ne pas le reconnaître. De ne pas le retrouver là où, en revanche, il a l’air d’apparaître et de se manifester : autant dans les discours et dans les images qui voudraient le représenter que dans les politiques qui voudraient le gouverner. Pour chercher une “tonalité affective” d’un lieu, parfois un lieu commun, en questionnant le présent de son paysage.

C’est parce qu’on peut la quitter autant de fois qu’on veut que la vallée est pittoresque. C’est parce qu’elle est pittoresque qu’on y retourne à chaque fois. M. Arp sourit. La montagne est là, dans cette tension. Sur sa table de travail, les choses s’accumulent. Lui aussi a ses coupures, ses bouts de papier, des images, quelques livres. Sur un de ces bouts de papier, il a noté cette phrase : “C’est difficile de regarder avec des yeux différents de ceux d’avant-hier. [...] Les cartes postales d’une

mauvaise époque cachent le paysage au moment même où elles le reproduisent inexorablement³.”

Au fond, c’est de ça qu’il s’agit, pense M. Arp. Comment les choses du monde tendent à changer de forme plus rapidement que les images que l’on retient d’elles. Comment dire cet écart qui s’ouvre entre nous (notre mémoire et nos désirs) et le monde ? Relire les choses, s’interroge M. Arp, est-ce une manière de retrouver le monde, de le re-connaître ?

Depuis la vallée, encore aucun klaxon. Il pleut à nouveau, mais le courant est revenu. Petit éboulement dans le jardin. M. Geiser voit une chose et se souvient d’une autre. D’autres choses il se souvient sans se rappeler vraiment pourquoi les avoir cherchées. Pour faire de la place aux bouts de papier, il a décroché du mur le portrait de sa femme. Il a longtemps hésité, mais il n’y avait rien d’autre à faire.

“En tant que chaîne de montagnes dont la structure s’est faite principalement au crétacé et au tertiaire, les A. sont une chaîne de plissements ou de couvertures montagneuses récente” [p. 50],

lit-on sur une des coupures de l’encyclopédie qu’il a fixée au mur de la salle de séjour. Partons d’ici, pense M. Arp en refermant le livre. Partons du vertige d’un temps pour nous impossible à appréhender, à comprendre. Partons de ces plissements et de ces couvertures.

L’homme apparaît à la période holocène. Les choses changent. D’après la Royal Geological Society de Londres, cette longue période interglaciaire qui, grâce à sa stabilité climatique, a permis la naissance de l’agriculture et de la civilisation urbaine, est arrivée à sa fin. Après 12 000 ans, plus ou moins. Ce n’est pas la fin du monde. Un monde est fini. Désormais – affirment, données à la main, les savants de la renommée société anglaise – nous sommes entrés dans une autre période stratigraphique appelée anthropocène. De ce point de vue, elle est nouvelle parce que difficile à comparer aux périodes précédentes : pour la première fois dans l’histoire de la Terre, l’empreinte humaine “surdétermine” l’ensemble des mécanismes naturels. L’homme à la période anthropocène. Pléthorique, comme titre.

3. Ernst Bloch, “Alpi senza fotografia” [1930], in *Verfremdungen II: Geographica*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1965 ; version italienne : *Geographica*, Gênes, Marietti, 1992, p. 139 (traduit par l’auteur).

II. Mi-juillet. "Là où la neige est garantie", dit une pancarte sur la route.

M. Arp sort de la télécabine, le souffle court. La montée jusqu'au sommet (3440 mètres au-dessus du niveau de la mer) a été rapide. Il n'a plus l'habitude de ces bonds. Le soleil haut dans le ciel clair. Pas de nuages (visibles) à l'horizon aujourd'hui. De petits groupes de touristes se succèdent les uns aux autres sur la plateforme panoramique. La saison vient de commencer.

Il y a quelques années, toujours dans les Alpes, dans un funiculaire de tunnel comme celui que M. Arp a pris tôt le matin, 155 personnes sont mortes à cause d'un incendie. Il s'en est souvenu tout de suite après le départ.

Depuis le début de ses explorations alpines, M. Arp a une phrase de Michelet qui lui tourne dans la tête : "Il ne faut pas arriver [au Mont-Blanc] par ces rares beaux jours de l'été qui trompent sur toute contrée, qui parent tout, donnent à tout un uniforme sourire. La fantasmagorie brillante des accidents de la lumière égayerait jusqu'aux tombeaux. Le soleil est un grand menteur (la photographie le prouve)⁴." Trop de lumière aveugle. De quelles images du monde héritons-nous ?

M. Arp y pense alors qu'il avance, hésitant (ça lui paraît fragile), sur une sorte de voile blanc (comment l'appeler autrement ?) qui couvre, quelques dizaines de mètres plus bas, une partie de la crête neigeuse. Il voulait voir ça, de près. Un essai, une expérience scientifique. Toucher la chose. Retrouver le souffle. Le vertige est dans un paysage de reliefs plissés au milieu du "grand spectacle de la montagne" (Claude Reichler). Orogène. Qu'est-ce qu'on voit lorsque l'on regarde quelque chose ? Le pied sur terre, le pose-t-on encore de la même façon ?

"Blanc pur", dit la fiche technique. Polyester et polypropylène, blanc pur. Disponible en rouleaux de 4,85 m de largeur et 55 m de longueur. Épaisseur de 3,8 mm. Surface couverte par rouleau : 266,75 m². Description : textile non tissé composite à deux couches assemblées par aiguilletage. Résiste aux UV, aux chocs thermiques. Amortit les effets des UV. Réduit la fonte des glaciers, protège les zones de neige en formant un amortisseur thermique entre l'atmosphère et les couches sous-jacentes. Le produit ne contient pas de substances nocives. Recyclable par incinération.

4. Jules Michelet, *La Montagne*, 7^e éd., Paris, Librairie internationale, 1868, p. 5.



Sur la crête, un petit groupe d'ouvriers en train de travailler autour d'une masse neigeuse. On dirait des gens de la vallée, pense M. Arp en regardant leurs visages. L'économie de toute une région dépend désormais de ça. Une petite aube creuse une tranchée dans la neige. Après y avoir fixé un bout du voile, deux ouvriers soulèvent un rouleau et le laissent se dérouler tout seul vers le bas (il y a quelque chose de gai dans cela). Il fait très chaud. L'atmosphère est détendue. Sans le glacier, la vallée perd son industrie, et aussi sa population. En descendant et en remontant la pente, d'autres ouvriers tirent les bords du voile pour bien l'étaler sur la neige. Avec grand soin. Un ouvrier, lunettes de glacier et bouteille de gaz sur le dos, descend lié à une corde tout au long du voile étalé pour souder à chaud un bord à l'autre. Du travail bien fait. L'un après l'autre, les rouleaux se déroulent en couvrant une petite partie du cirque glaciaire.

"La pureté de la neige est pur mensonge⁵."

Le recul des fronts du glacier est là. Plus de touristes sur la plateforme panoramique. Des séracs s'ouvrent tout autour. Sans trop nous en apercevoir, nous sommes donc sortis de la période holocène pour entrer dans la période anthropocène. Les temps changent. Les échelles aussi. M. Arp a de l'empathie pour ces gens. Il y reconnaît une manière de faire. Un sentiment. L'érosion est un processus lent. Prendre soin

5. Johann Wolfgang von Goethe, *Maximes et Réflexions*, présenté, traduit et annoté par Pierre Deshusses, Paris, Payot & Rivages, "Petite bibliothèque", 2001, p. 48 (maxime 1386).

de quelque chose, pense-t-il, justement parce que ça peut nous dépasser à chaque instant. Les conditions de vie aussi changent. Sur une autre coupure de M. Geiser, il est dit :

“Cette glaciation récente, momentanément en forte régression, de même que les formes des sommets, les paliers de déversement des fleuves et les gradins des vallées, les ravins et les gorges qui les coupent, les cascades qui se précipitent souvent librement par-dessus les parois des auges, les lacs, sont les plus beaux attraits du paysage des A.” [P. 50.]

Contrôler l'érosion. (Autre part, toujours dans les A., pour la même opération de couverture, il y avait la télévision, le fabricant du textile non tissé, les journalistes, les écologistes...). La montagne domine le pays.

M. Arp a rencontré (des mois après) le savant responsable de l'expérience sur le glacier. Pour essayer de comprendre ce qui se passe. Pour avoir une mesure des choses. Là où ce voile a été posé ces deux dernières années, lui explique celui-ci, on mesure quatre mètres de glace en plus par rapport aux autres endroits où elle n'a pas été couverte. Le dérouler, ce n'est pas difficile. Mais personne ne pense à le faire sur un glacier tout entier. Ça n'a pas de sens, dit-il. Quatre mètres, c'est beaucoup.

Une expression utilisée par le savant a frappé M. Arp : “Gagner du temps”, a-t-il dit à un moment donné. Ensuite, il l'a répétée : “On doit gagner du temps.” Pour comprendre comment accompagner (localement) un changement (global) qui est déjà là ; pour ralentir la fonte des glaciers, comme celle des postes de travail ; pour faire en sorte que les jeunes n'émigrent pas ; pour construire des alternatives et apprendre aux gens de la vallée un autre métier. “Je parle d'un changement très profond, quelque chose qui doit avoir lieu dans le for intérieur des gens”, a-t-il ajouté. Gagner du temps. “Arranger” un glacier pour préparer “des effets artificiels” (Jules Michelet) n'est pas une pratique nouvelle. Pas d'alternative, pour le moment, à ce travail de rapiécage. Ne pas voir abandonnées les petites vallées de montagne, c'est un choix.

On devrait penser à nouveau la “surface⁶” des choses, aussi connue qu'elle puisse nous paraître. M. Arp tient dans les mains un échantillon de ce textile non tissé. Blanc pur. La surface de la terre ? Souple. Que se passe-t-il lorsqu'une surface en recouvre une autre ? Lorsque l'une est censée protéger l'autre ? Est-ce qu'on les regarde encore de la même manière ? Le chemin est raide. Ce ne sont plus des questions abstraites. Un autre voile vient d'être étalé sur la neige. Faire attention à ne pas trébucher (sur un pli). Sur quoi suis-je en train de poser mon pied, se demande M. Arp. La terre une fois pour toutes la terre ?



Toucher une chose, ce n'est pas pareil qu'être touché par quelque chose. C'est comme ça que M. Arp a compris le discours du savant à propos de l'apathie que la population de la vallée manifeste face à ces changements. Comme s'il s'agissait de quelque chose de lointain. Comme s'ils n'étaient pas directement concernés. D'ailleurs, a-t-il ajouté, la plupart d'entre eux ne les voient qu'à la télé. Être touché. Il faut du temps pour cela. Pas facile d'expliquer ce que sont en train de faire ces hommes sur le glacier. Il ne s'agit pas seulement d'étaler un voile. Savoir que l'on ne sait pas. Toucher l'écart entre ce que l'on peut faire et ce qu'il y aurait du sens à faire.

6. Voir Avrum Stroll, *Surfaces* [1988], Minneapolis, University of Minnesota Press, 2000.

III. Fin janvier. Les jours précédents, il a beaucoup neigé.

M. Arp connaît l'épaisseur du silence qui enveloppe un lieu lorsqu'il neige. Sensations d'étrangeté en se promenant dans les rues enneigées de la ville. Ici, le climat est différent. Dans les prochains jours, on prévoit encore de la neige. Le souffle se condense tout de suite. Pour le moment, quelques difficultés d'acclimatation.

“En parcourant Davos en minibus, heures de réunions, longues interviews, et le peu de temps est trop précieux pour que les « grosses têtes » puissent se reposer, ici, dans ce refuge de montagne”, annonce CNN. M. Arp est arrivé depuis quelques jours. Pour être là pendant la semaine du Forum économique mondial. Pour voir de plus près quelque chose dont tout le monde parle. Un paysage, malgré tout. Contrôler l'accès à la vallée par la route (en hiver, il n'y en a qu'une seule) et par le train, c'est la mission de l'armée. Contrôler l'espace aérien est la tâche de l'aviation. De toute façon, il a recommencé à neiger. En cas de manifestation, c'est à la police d'intervenir. La Suisse est vue dans le monde comme un lieu sûr et efficace pour les conférences et les rencontres internationales. M. Arp l'a lu quelque part. Le risque de glisser, de toute façon, est toujours là. L'homme vient d'entrer dans la période anthropocène.



7. Richard Quest, cnn Davos, janvier 2005 (traduit par l'auteur).

“Où que vous regardiez tout autour, ici à Davos, c'est comme si vous étiez dans une carte postale. D'ailleurs, c'est bien pour cela que tout le monde vient ici chaque année. Mais vous n'arriverez pas vraiment à jouir de la beauté du lieu en étant assis dans la salle de congrès, même si vous êtes en train de résoudre les problèmes du monde⁷.” Comment les cartes postales ont façonné nos regards est une question que M. Arp se pose souvent. Le savant aussi, se souvient-il, avait utilisé cette métaphore, quand il lui avait dit avec émotion : “vivre ici [dans les A.] c'est... c'est... une grande chance, c'est un paradis, c'est comme vivre dans une carte postale, dans un petit paradis”. Les gens de la vallée ont pensé longtemps que dans les paysages peints par M. Kirchner, qui a séjourné longtemps ici, tout est trop raide, et que la neige violette n'existe pas.

À force de ne pas bouger, des frissons arrivent. M. Arp fait encore une fois le tour de la ville. La ville n'est pas qu'une carte postale. Il y a deux jours, on rencontrait encore quelques skieurs parmi les voitures. La rue principale est une longue promenade (la *Promenade*) entre ce qui était autrefois deux hameaux. De petits conteneurs jaunes marquent ici et là des barrages de police. Il continue de neiger. Des minibus gris métallisés avec les vitres teintées font la navette entre les différents points de la ville. Seuls ou en petits groupes, des gens se pressent en traînant derrière eux des valises à roulettes sur la neige. Les touristes ont disparu. Pas de place dans les hôtels cette semaine. Les transports en commun marchent normalement. Des clôtures voilées longent des rues en découpant par soustractions progressives une ville dans la ville. Petits cumuls de neige au-dessus. Blanc sur blanc. Pas facile de garder l'équilibre sur des trottoirs enneigés.

Mettre les personnes ensemble. Dans un refuge. Si l'on a choisi de se réunir en plein hiver dans une ville de montagne, il y a des raisons. Sûrement, la vallée est tranquille. Être à l'abri du monde. La première fois, c'était en 1971, M. Arp vient de le lire dans un journal. Un centre de congrès plus moderne a été construit récemment. Les hôtels sont là depuis plus d'un siècle et demi. Ainsi qu'un certain esprit cosmopolite. Les participants au Forum sont de plus en plus nombreux. Cette année, on parle de presque deux mille personnes. L'air vif et pur est renommé pour soulager le corps et rendre claires les pensées. Une atmosphère informelle et décontractée aide beaucoup.

Hier, par ici, on pouvait encore passer, se dit M. Arp. Changement de direction obligatoire à des endroits précis (par exemple, autour du centre de congrès, des grands hôtels et bien évidemment de l'héliport). Quelques limitations s'imposent au trafic. D'ailleurs, à pied, on peut se rapprocher de tout. Jusqu'à un certain point. Tout est question de mesure.

M. Arp passe sa main sur le voile que couvre l'une des clôtures. Blanc pur. Souple. Sensation de familiarité au toucher. Petites chutes de neige. La ville, malgré tout, reste une ville de montagne. Il rencontre le *Landammann* (le maire). Les gens de Davos apprennent ce qui se passe au Forum par la télévision, dit-il. Dans l'économie de la ville, cette semaine est la plus importante. Les habitants le savent, restrictions comprises (on a fait un référendum à ce sujet, il y a quelques années, suite à de fortes protestations). Davos n'est pas la ville des riches. À certaines périodes de l'hiver, la population est multipliée par trois. Oui, dans le monde, le Forum en est devenu désormais l'icône. Un projet pour une nouvelle icône à été proposé (une tour-hotel à Schatzalp, où il y avait une clinique célèbre) pour montrer – disent les architectes – qu'il s'agit bien d'une ville de montagne et pas seulement d'un village idyllique. Dans le passé, la découverte d'un champignon (*Penicillium notatum*) a suffi pour faire basculer l'économie de toute la ville. Les congrès médicaux et le tourisme l'ont remise debout.

Davos : "une borne pour l'avenir comparable aux télescopes gigantesques qui osent jeter un coup d'œil vers l'infini⁸".

Le Forum a sa propre chaîne télé. À la télévision, M. Arp peut regarder ce qui, de l'intérieur, est jugé digne d'être communiqué à l'extérieur. Parfois en anglais, parfois en allemand (souvent, les deux langues s'enchevêtrent). À vrai dire, les informations ne manquent pas. Chaque jour, le programme de retransmission s'affiche par-dessus l'image d'une caméra de surveillance qui cadre la *Promenade* longeant le rempart du centre de congrès.

Ce soir à 18 h 30, discours d'ouverture de M. Schwab (fondateur du Forum).

Avoir le sentiment de tourner en rond. C'est l'impression que M. Arp ressent depuis quelques jours. La ville est petite. On revient toujours aux mêmes endroits. Un peu d'ennui. Tout est couvert de blanc (les rues, les sapins, les toits des maisons, les

montagnes autour, les clôtures métalliques). Assis dans un café, il transcrit la légende d'une photographie parue aujourd'hui dans le journal de la ville, le *Davoser Zeitung* : "Der Schnee macht aus dem Stacheldrahthindernis eine künstlerische Installation." (La neige fait des barbelés une installation artistique.) Blanc pur. Amortir les effets, résister aux chocs, se souvient-il avoir lu sur la fiche technique. Melville n'a-t-il pas dédié un chapitre de *Moby Dick* à la qualité évasive de la blancheur ?



Tout en étant au même endroit, on ne voit pas les mêmes choses. M. Arp allume la télé. Dans la salle du centre de congrès, il a compté soixante-quatre fois l'inscription *World Economic Forum*, de tailles différentes. Mais bien évidemment, à l'écran, il n'arrive pas à voir tout le décor de la salle. L'estimation est donc faite par défaut. M. Schwab est en train de terminer son discours : "[...] et ici nous sommes : une merveilleuse et la plus représentative, la plus puissante communauté de chefs d'entreprise, de politiciens, d'ONG, de leaders culturels et religieux, de jeunes leaders globaux, d'entrepreneurs sociaux, ici nous sommes pour obéir à l'attente de nous engager pour améliorer l'état du monde⁹".

Une semaine après. Très tôt le matin. M. Arp se promène en ville une dernière fois. Clank... clank, clank... clank. Discrète activité militaire. L'image la plus forte

8. Hans-Dietrich Genscher, ancien ministre des Affaires étrangères allemand en 1987. Voir *The World Economic Forum: a Partner in Shaping History (1971-2010)*, Davos, World Economic Forum, 2009, p. 73 (traduit par l'auteur) ; ce document est accessible sur Internet en format pdf à cette adresse : http://www3.weforum.org/docs/WEF_First40Years_Book_2010.pdf.

est dans un son. Un soldat, seul, arrache mètre par mètre le voile blanc qui dissimulait la rampe d'accès au grand hôtel Belvédère. Clank... clank, clank... clank. Souffles de neige dans l'air. Tout autour, un grouillement pour retirer d'autres voiles, démonter d'autres clôtures métalliques, enlever et rassembler d'autres barbelés, supprimer d'autres barrages, rétablir la circulation, pour... recomposer le décor. La neige, elle, reste encore un peu. Comme une carte postale. C'est aussi pour cela que les gens des "plats pays" viennent ici.

Petits amas de plissements et couvertures au bord des rues. Blanc pur (avec tâches). Réutilisables plusieurs fois. Réduction partielle d'efficacité.

IV. Malgré les crampes, il ne faut pas s'arrêter, M. Geiser le sait. Il cherche une allure, un rythme. De temps à autre, le chemin bifurque. Un chemin est un chemin, même dans la nuit, pense-t-il. Mais, s'interroge M. Arp, le pied sur terre, le pose-t-on encore de la même façon ? La terre une fois pour toutes la terre ? M. Arp cherche à retrouver un lieu dans un autre lieu. Pour les faire dialoguer entre eux. Pour essayer d'avoir une vue d'ensemble. Ce n'est pas qu'une surface blanche. C'est aussi cette surface blanche. À croire ceux qui la produisent, c'est aussi "une philosophie...". Couvrir sans pour autant cacher quelque chose, est-ce possible ? Comment ce que l'on voit d'un monde résonne-t-il avec ce que l'on ne voit pas (ou l'on n'arrive pas à voir) ? Jusqu'à quel point est-on disposé à voir ?

M. Arp cherche en tâtonnant une forme pour raconter un paysage qui change. Ainsi que change la personne qui l'habite. Pas sûr de l'avoir trouvée, la forme. Comment faire pour nous rendre compte de ce qui est stable et de ce qui est nouveau dans un changement ? On pourrait dire : se replacer dans une histoire. "Une des raisons pour lesquelles l'environnement a autant changé au XX^e siècle, c'est que les idées et les politiques prédominantes – dans une perspective écologique – ont très peu changé⁹." Au fond, pense M. Arp, on pourrait dire la même chose des schémas sédimentés qui régissent notre perception du monde. Pas du tout facile de sortir de ces blocages.

9. Klaus Schwab, discours d'ouverture, 35th Annual Meeting, World Economic Forum, 26 janvier 2005 (traduit par l'auteur).

Quelques années après, M. Arp est retourné au Forum (via Internet). On est en temps de crise. "Au bord de l'abîme", dit M. Schwab, qui termine encore une fois son discours d'ouverture : "En conclusion, j'espère qu'avec votre engagement et *leadership*, Davos puisse agir comme elle l'a déjà fait, il y a un siècle : comme force de guérison et revitalisant, comme montagne magique, comme le vrai sanatorium pour le monde, son économie et sa société¹¹."

L'homme dispose-t-il d'autant de temps ? M. Geiser a préparé le sac à dos, avec tout le nécessaire (les cachets pour le cœur aussi, on ne sait jamais). Ça faisait un peu de temps qu'il y pensait. Aller voir. L'important, dit-il, est de marcher sans se presser, pas à pas, régulièrement, afin de ne pas s'essouffler. "Pourquoi se ferait-on des soucis ?" [P. 101.] M. Arp recommence à lire.

"C'est ainsi, quand le nerf optique se déchire, que dans l'atmosphère immobile tout devient blanc, comme la neige sur les Alpes¹²."

Ce texte prolonge une réflexion sur les paysages alpins initiée en 2003 avec Armin Linke et Renato Rinaldi, que je tiens ici à remercier. Il est dédié à Gregorio K., ami libraire, qui n'aimait pas *La Montagne magique*.

10. John Robert McNeill, *Something New Under the Sun: an Environmental History of the Twentieth-Century World*, New York, W. W. Norton, 2001, p. 325 (traduit par l'auteur).

11. Klaus Schwab, discours d'ouverture, 39th Annual Meeting, World Economic Forum, 28 janvier 2009 (traduit par l'auteur).

12. Winfried Georg Sebald, *D'après nature*, traduit de l'allemand par Sibylle Muller et Patrick Charbonneau, Arles, Actes Sud, 2007, p. 32.